

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

De l'intempérance.—La tempérance qu'embrassent de si grandes portions du peuple en ce pays, ne dit-elle pas à nos législateurs, qu'ils doivent seconder cet heureux mouvement par des dispositions destructives d'un vice destructeur de la société elle-même. La destruction de cette plaie morale, cause seconde de tant de malheurs moraux et physiques, sera en même temps le germe, la création plutôt du plus grand bien. Le temps immense perdu dans les bachanales, les dépenses qu'elles occasionnent, les pertes et les accidents auxquels elles exposent, les réputations que d'abord elles obscurcissent dans leurs fumées, et que plus tard elles noient dans leur perfide liquide, l'énervement des corps, la diminution progressive des esprits, les mille et un chagrins, les mille et une misères d'intéressantes compagnes et de charmans enfans, et ces milliers d'autres malheurs qui sont la triste et nécessaire conséquence d'une passion toute malfaisante : oui, disons nous, tout ce pénible catalogue de misères humaines ferait place à un autre de prospérité solide, de grandeur réelle, de bonheur véritable. Vous verriez l'agriculture, l'industrie, le commerce, l'éducation, et tous les états de la société, dégagés que seraient leurs membres des entraves du vice honteux de l'ivrognerie, prendre un nouvel essor, donner une toute autre physionomie au pays.

Voici un résultat possible, auquel doit tendre l'élite de la société en faveur de cette portion d'elle-même, qui a eu le malheur de se laisser entraîner dans le tourbillon d'une passion dégradante.

En première ligne nous parlerons de la digue qu'oppose et qu'opposera toujours l'intérêt de ces hommes tout-matière. pour qui la possession de quelques piastres est bien préférable au plus bel ordre moral : de ces hommes incapables, dans l'aveuglement de leur passion pour l'argent, de comprendre toute l'infinie supériorité de ce même ordre sur celui purement matériel et par là même essentiellement démoralisateur : de ces hommes dont l'esprit, aveuglé par l'intérêt présent, ne peut concevoir qu'il serait plus avantageux d'abandonner un commerce qui ruine d'abord l'acheteur et ensuite par contre-coup le marchand, pour un autre commerce où le marchand et l'acheteur trouveraient des avantages réciproques et durables. En stigmatisant ces individus nous avons de bien nombreuses et honorables exceptions à faire parmi nos hommes de commerce. Il en est beaucoup parmi eux à grands sentimens, à vues larges, et qui savent faire une juste appréciation des choses : avec ceux-ci, qui d'ailleurs n'aiment qu'à honorer leur profession. le bien est possible : pour eux le salut de la société n'est pas chose indifférente. A ceux-ci donc nous nous permettons de suggérer, avec toute la déférence possible l'idée de retrancher de leur commerce les boissons, et même les articles de luxe, pour ne commercer à l'avenir que sur les objets de pure utilité..... Ce négoce, plein d'honnêteté comme d'honneur, outre la haute respectabilité qu'il imp.imerait à ceux qui s'y livreraient, donnerait encore un caractère de stabilité aux fortunes qui se feraient par son moyen, que n'ont jamais celles qui se font dans un trafic moins honnête et honorable.

En second lieu, nous dirons un mot de l'obstacle (et c'est peut-être le plus grand) que forme toujours au bien en général, et à la tempérance en particulier le nombreux corps des aubergistes. Tant de membres de ce corps appartenant, comparativement parlant à la pure matière, tout ce que nous avons dit des hommes-matière, leur est applicable d'autant plus qu'ils sont plus ignorans et plus vicieux..... Mais comme pour racheter le corps de l'inf. mie dont le couvrirait de tels êtres, combien d'hommes de bien et d'honneur ne compte-t-on pas dans son sein, d'hommes que la société place avec orgueil parmi ceux de ses membres qui lui font gloire par leurs vertus et leur patriotisme. A ces hommes, qui ont un cœur pour sentir, une intelligence pour comprendre, une volonté pour effectuer, nous prendrons la franche liberté de dire, qu'il est un moyen de tenir maison publique sans liqueurs spiritueuses. Aux Etats-Unis l'on voit communément de telles maisons où l'on se procure tous les besoins hors le liquide meurtrier : ces maisons, où règnent toujours l'ordre et la paix, sont-elles de préférence fréquentées par la meilleure classe des voyageurs. Dans ces respectables établissemens l'on a remplacé les liqueurs énivrantes par la belle eau limpide, par le doux lait, par le nourrissant chocolat, par le stimulant café, par le thé réchauffant, par les limonades rafraichissantes, etc, et cet heureux échange n'empêche pas de faire fortune aussi vite. En 3e lieu nous mentionnerons le sarcasme de certaines gens sur la tempérance ou sur les moyens employés pour y conduire. Le sarcasme étant toujours une arme terrible contre les faibles, mérite quelques mots de notre part pour en faire sentir l'injustice dans la cause en question. En effet pourquoi rire d'une vertu si belle, si ce n'est parce qu'il faut bien moins de courage pour en rire que pour la pratiquer ? Pourquoi encore condamner des moines (ceux des promesses de ne pas boire et des sociétés de tempérance) qui ne laissent pas que de faire beaucoup de bien, sans faire tout celui que l'on pourrait désirer, quand on ne suggère aucun autre moyen à la place, et que l'on ne se donne même pas la peine de présenter le remède du bon exemple. En vérité les railleries de ces personnes nous semblent un peu déplacées.

Minerve.

—La police qui a cessé d'exister d'après l'ancienne loi, a été réorganisée jeudi soir par Mr. le Maire, sous le nom de connétables spéciaux ou garde de nuit en attendant qu'une police régulière et sur un plan économique soit établie.

Idem.

—Des recherches faites récemment dans les archives de France ont conduit à la découverte précieuse d'une carte géographique où se trouve tracée de la main du célèbre Franklin, la ligne de démarcation entre les possessions

anglaises de l'Amérique du Nord et des territoires des Etats-Unis. La ligne est en creux rouge et se distingue parfaitement. Le Doct. Franklin la traça à la réquisition d'un haut fonctionnaire sous le gouvernement français, ainsi que le fait voir une lettre dans laquelle il disait à ce dernier qu'il lui rendait la carte à lui communiquée, après l'avoir marquée d'une ligne en encre rouge pour distinguer les délimitations en question.

D'après ce document, la Grande Bretagne se trouverait considérablement lésée dans le traité de lord Ashburton, en ce qu'elle avait un droit exclusif, non seulement à tout le terrain ci-devant en litige, mais à une plus grande étendue de territoire. La ligne partie de la rivière Ste. Croix, ne va pas à Mars Hill, mais elle passe bien au delà, et fait tomber la rivière St. Jean et tous ses tributaires du côté anglais.

Idem.

Scandaleuse Industrie.—Samedi soir dernier, dit le *Herald*, une femme déceintement vêtue, avec un enfant dans les bras, entra dans un hôtel de la rue St. Paul et pinça son enfant pour le faire pleurer, afin d'obtenir l'aumône des personnes présentes en demandant la charité. Etant questionnée, elle déclara que son mari était mort depuis trois mois, et qu'un de ses enfans était mort le matin même et qu'elle n'avait rien pour lui faire donner la sépulture. Une petite souscription fut alors faite en sa faveur; aussitôt qu'elle laissa la chambre trois messieurs la suivirent afin de s'assurer de sa résidence. Quelle ne fut pas leur surprise, après avoir marché une courte distance, de la voir entrer dans un joli et respectable magasin de cordonnier. Après avoir fait plusieurs questions, ils découvrirent qu'elle était la femme du cordonnier, et qu'elle était constamment en habit de mendicante : avec une foule de contes, elle parvenait à obtenir la charité, et le tout dans l'intérêt d'augmenter la recette de sa chère moitié !!

Aurore.

On annonce l'apparition de quatre nouveaux journaux catholiques aux Etats-Unis. *Le Propagateur Catholique*, à la Nouvelle-Orléans (nous en avons reçu un numéro) ; *The United States Catholic Magazine*, qui remplace le *Religious Cabinet* ; *The Irish Citizen*, à Philadelphie ; *The Irish Volunteer*, à New-York.

Commerce avec la Chine.—On sait que du temps du gouvernement français il s'exportait du Canada à la Chine pour des valeurs considérables. Il paraît que cette racine sauvage forme encore un article important du commerce entre la Chine et les Etats-Unis. Un journal américain dit que dans les douze ou quinze mois derniers il en a été exporté des Etats de l'Ouest pour plus d'un million de piastres.

Idem.

Extraits du Courrier des Etats-Unis.

Paris, 10 Décembre 1842.

Nos prévisions ne se sont pas réalisées : la ville de Barcelone n'a pas voulu se rendre sans résistance. Il en est résulté un immense malheur : Espartero a ordonné le bombardement de la ville, d'une ville de 150.000 âmes ! C'est là un acte de vandalisme que l'histoire flétrira justement. Nous admettons que le régent eût cerné la ville, qu'il essayât, si elle résistait, de la réduire en interceptant les communications. Rien de plus légitime, après tout : un gouvernement ne transige pas avec des révoltés ; il existe, donc il a le droit d'exister. Nous trouvons équitable que le régent réduisit la ville à l'obéissance, et qu'il punit les chefs des insurgés, tout en faisant la part des causes atténuantes. Il ne l'a pas voulu, il a préféré bombarder la ville ; c'est un acte abominable. Que les cendres de cette ville industrielle retombent sur lui aussi bien que le sang qu'il aura versé. Vingt-quatre heures de bombardemens ont dû suffire pour réduire cette cité qui a capitulé le 4.

Pendant qu'elle résistait, tandis que ses portes étaient fermées aux troupes du régent, les habitans ont crié à *bus les Anglais ! Vive la France !* Et pourtant quel gouvernement a cherché avec plus de persistance que le nôtre, depuis quelques années, à paralyser les mouvemens, les tendances populaires en Espagne ! C'est que la France est, quoiqu'on fasse, le foyer des grandes et des généreuses idées ! C'est que le libéralisme (et nous n'entendons pas ce mot dans son étroite signification d'il y a 15 ans) y rayonne, et part de ce centre pour échauffer les nations européennes. Nous avons deux fois fait saigner l'Espagne depuis trente ans, et ce pendant l'Espagne se tourne vers nous. Quelle plus énergique preuve de la grandeur de la politique française, qui a toujours, dans ses époques d'intelligence et de lucidité, essayé d'abaisser les Pyrénées ?

Le drapeau tricolore français a été arboré à Barcelone, ce centre de l'industrie espagnole, et les Anglais y ont été exécrés. Un vaisseau de guerre anglais, le *Formidable*, avait échoué près de Barcelone. Les marins français qui étaient dans ce port, ont secouru généreusement ce navire, et on l'a déchargé d'un matériel de guerre énorme. Les Barcelonnais en ont conclu avec raison que ce vaisseau n'était pas chargé pour rien de cette quantité de canons, de cette masse de poudre, de toutes ces armes à feu, et qu'il avait reçu mission d'intervenir. De là cette explosion de cris de haine contre Espartero et contre l'Angleterre.

Les habitans des autres villes de la Catalogne étaient en marche pour secourir la noble ville ; la nouvelle de la capitulation les a, si